ÉDITORIAL

Noël 2021, (ré)union dans l'adversité

ALINE JACCOTTET
@Aline.Jaccottet

Il faut avoir le courage d'écrire la vérité. Non, le Père Noël ne fait plus son boulot. Alors qu'il comblait nos vœux d'enfant, le voici, pour la deuxième année consécutive, démuni face à notre plus cher désir: tourner la page du coronavirus. Vaccination, confinement, restriction, isolement, le menu de nos Fêtes est digne de l'indigeste «klous», la bûche roulée sous les aisselles du film *Le Père Noël est une ordure*. Et le climat social devient si tendu qu'il suffira d'un rien pour amorcer les hostilités entre pro et anti-vaccination autour de la dinde – notre rédaction a concocté un manuel de survie pour éviter que la farce ne tourne au vinaigre.

L'homme à la barbe blanche ne nous a pourtant pas oubliés. Au pied de nos sapins, il a en effet laissé un précieux cadeau: notre humanité. Depuis que le coronavirus a fait irruption dans nos vies en mars 2020, nous défendons tous des valeurs qui en forment la quintessence. En ces heures de quiétude, rappeler le but de nos batailles permet de prendre un peu de distance sur nos bagarres quant au moyen d'y parvenir.

Au pied de nos sapins, l'homme à la barbe blanche a laissé un précieux cadeau: notre humanité

Nous nous battons pour notre vie et celle de nos proches. La pression record subie par les centres de test à la veille de Noël, le travail du personnel soignant et le sacrifice de tous ceux qui, touchés par le coronavirus, se tiendront à l'écart des célébrations, sont autant d'indices de cette volonté face à la maladie et à la mort.

Nous nous battons pour notre qualité de vie. Cet ensemble de tous les bonheurs rendant l'existence digne d'être traversée a été meurtri plus d'une fois par la pandémie. Appauvris par ces deux éprouvantes années, de nombreux foyers luttent pour s'en sortir. Au-delà des aspects matériels, cette qualité de vie dépend intimement de notre engagement spirituel au sens large.

Nous nous battons ainsi pour le bien, c'est-à-dire notamment pour maintenir la solidarité et la convivialité, valeurs cardinales du physicien et philosophe suisse Pierre Lehmann, décédé cette semaine. En étant relié aux autres, notre vie prend du sens, et la pandémie nous force à emprunter de nouveaux chemins pour les rencontrer.

Nous nous battons aussi pour avoir accès à ce qui est beau: la musique, le théâtre, la peinture, tout ce qui permet de s'évader et qui nous a été confisqué par la pandémie.

Enfin, nous nous battons pour ceux qui viennent après nous, pour que le coronavirus porte aussi peu atteinte que possible à leur droit à la santé et à l'éducation.

Si la fête de Noël reste pour tant d'entre nous un moment spécial, c'est qu'elle concentre ces valeurs du beau et du bien que nous cherchons à préserver. Que la douceur de ces jours suspendus entre deux années nous permette de puiser le courage renouvelé de porter ce combat qui s'annonce encore si long. ■

Portrait de familles avec migrant

FRONTIÈRES Ils hébergent un réfugié parce que s'indigner ne leur suffisait plus. Visite à Vevey, Vallorbe, Pully et Morges chez des personnes bienfaisantes qui ont ouvert leur porte à ces inconnus venus du lointain

CHRISTIAN LECOMTE,
PHOTOS EDDY MOTTAZ
@chrislec4r5

Cette impression de visiter une famille comme tant d'autres. Le sapin, (vo)lumineux, trône dans le salon. Sur un meuble, un coussin réservé au chat. Des photos encadrées, des rangées de livres, des rires étouffés derrière une porte. Une maman, Laurence. Un papa, Ely. Une enfant, Ornella (8 ans). Et ce grand ado de 18 ans, cheveux en pétard, essoufflé, qui arrive tout droit de Lucerne. Une sortie scolaire. Il a vu le Kapellbrücke (pont de la Chapelle) et le Löwendenkmal (monument du Lion).

Grand sourire. Le jeune homme paraît bien dans sa peau. Regarde les deux adultes droit dans les yeux, raconte sa journée. Un accent qui n'a rien de vaudois, des mots qui parfois accrochent, se cherchent. Il est né et a grandi loin de la Riviera. Il vient d'Afghanistan, des zones tribales précisément. Les Parzanese l'hébergent, sur les hauts de Vevey, depuis le 23 avril 2021.

Agir, faire quelque chose de concret

Il a sa chambre, partage les repas, est parti cet été en vacances au Tessin avec la famille, pendule jusqu'à Lausanne chaque jour pour se rendre «à l'école des migrants». A la fois belle et douloureuse histoire. On va l'appeler T parce qu'il ne veut pas en dire trop sur lui, son passé au pays. Il se méfie, même à des milliers de kilomètres de son village. Son père a été tué à la guerre. Le même sort lui était réservé. T a dit adieu à sa mère et ses sœurs, est parti à pied. Il avait 15 ans. Deux années de marche. Des autobus parfois, des trains plus rarement. Un soir, il arrive en gare de Zurich. Les usagers descendent. Un agent des CFF lui explique que c'est la station terminus. Dehors, il pleut. Le cheminot, habitué sans doute à ces gosses transis en fond de wagon, a pitié. Il appelle quelqu'un. Un taxi, une dame dedans qui l'emmène vers un bureau d'aide sociale. A partir de là, tout va mieux. Quatre mois à Neuchâtel dans un centre d'accueil pour migrants mineurs puis Lausanne. Il obtient un permis F (admis provisoirement) en attendant mieux, le N (requérant d'asile).

De leur côté, les Parzanese (elle est pédagogue en éducation spécialisée, il est informaticien) sont des gens que le sort des migrants, quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent, bouleverse. Ils ont vu et ont lu les noyades en Méditerranée ou en mer du Nord, les cols enneigés franchis en baskets, la mafia des passeurs, la xénophobie, les tentes lacérées à Calais, les vêtements, couchages et jouets d'enfants jetés dans des bennes à ordures. Ils se sont indignés, ont signé des pétitions, signifié leur solidarité. Et puis ce désir de passer à l'acte: agir, faire quelque chose de concret.

> **«Ici, je peux pleurer, sourire, regarder la neige»**
> EDEN*, HÉBERGÉE PAR LE COUPLE MAGNENAT, À VALLORBE

Ils rencontrent T en décembre 2020 à l'invitation d'une association de parrainage. Ils passent du temps ensemble. T sera bientôt majeur, ce qui signifie qu'il devra quitter son foyer pour mineurs. Le courant passe bien entre lui et le couple. Lorsque l'EVAM (Etablissement vaudois d'accueil des migrants) l'interroge sur son avenir immédiat, T répond: «J'aimerais bien vivre dans une famille.» Laurence explique: «A partir de là, nous avons commencé à discuter avec mon mari et notre fille. Elle était hésitante. Elle disait: c'est bizarre, c'est comme un grand frère mais il sait moins bien lire et écrire que moi.» Réfléchir aussi à ce que cela induit: un inconnu au sein de l'intimité du foyer, une autre langue, une autre culture, sans doute un autre mode de vie. Matériellement, les Parzanese sont déclarés aptes.

Marie-France Richard, responsable du pôle interface à l'EVAM, précise: «Le migrant accueilli doit bénéficier d'une chambre individuelle et d'un accès aux transports en commun pour se rendre à ses cours de français et divers rendez-vous.» Des entretiens ont lieu entre T, la famille et un coordinateur régional de l'EVAM. T visite l'appartement des Parzanese. On fait ainsi, au fil du temps et des rencontres, mieux connaissance. Accord est passé entre les trois parties et un bail de six mois est signé. L'EVAM verse environ 600 francs tous les mois à T pour le paiement de la chambre, il prend aussi en charge l'assurance maladie, l'assurance responsabilité civile et une assurance financière mensuelle de 360 francs, pour l'entretien et la nourriture.

La vie s'est doucement organisée chez les Parzanese. T a trouvé sa place, Laurence et Ely ont conservé la leur. Et Ornella? «Elle dit qu'elle veut être un jour maîtresse d'école alors elle s'exerce avec T. Ils font leurs devoirs ensemble, elle l'aide pour l'apprentissage du français et ses progrès sont impressionnants», commente Laurence. Peu à peu, T s'est ouvert, a parlé de sa vie avant en Afghanistan, s'est confié essentiellement à Laurence (Ely traite plutôt avec lui l'angle organisationnel du quotidien). «Il a fait le ramadan en mai et nous attendions la rupture du jeûne au coucher du soleil pour souper avec lui. Cela nous a rapprochés.» Une contrainte: les Parzanese qui adorent les bords de mer devront s'en priver quelque temps car T n'est pas autorisé à quitter la Suisse. «Il nous reste le lac», sourit Laurence. Ils ont renouvelé le bail «parce que T est un garçon attachant, nous l'aidons à s'intégrer au mieux, bâtir une nouvelle vie et il nous apporte beaucoup en termes d'ouverture au monde.»

Baisser le kilométrage de la souffrance

L'EVAM enregistre actuellement 48 migrants placés dans des familles. En 2017, 65 familles s'étaient portées volontaires, c'était un record. Depuis le début du programme «Héberger un migrant», 240 personnes ont été placées dans 180 familles. Les personnes hébergées sont majoritairement afghanes, érythréennes et syriennes. Profil des familles? «Varié! Beaucoup avec une ouverture d'esprit et qui ont voyagé, des personnes curieuses de l'autre, à la recherche d'interactions, souvent des familles hors des zones urbaines et avec des enfants ne vivant plus à la maison», répond Marie-France Richard. Des dérapages parfois? «Une personne seule peut faire appel à l'EVAM pour rompre sa solitude, chacun trouve donc son intérêt, mais nous veillons à ce qu'il n'y ait pas d'abus, que le rôle du migrant ne soit pas réduit, par exemple, aux seules tâches ménagères. Ces cas sont rarissimes», poursuit la responsable.

Line-Claude et Claude Magnenat habitent Vallorbe. Ils sont retraités. Lui était ouvrier. Une existence vouée aux plus démunis pour ce couple engagé dans l'Eglise évangélique réformée de Vaud (EERV). Ils ont déjà accueilli plusieurs migrants, ont même adopté Miguel, jeune Angolais aujourd'hui marié et papa. Ils avaient déjà deux autres enfants nés de leur union, ont jugé qu'il y avait place pour un troisième venu de loin. Dans la maison coquette, un xylophone, une batterie, une guitare. Line-Claude aime jouer des morceaux de Noël accompagnée aux percussions par Claude. Elle dit qu'elle doit à sa grand-mère italienne sa bienveillance. «Je tiens cela d'elle, elle était tellement bonne avec les gens, toujours prête à rendre service.» Claude, qui fut mécanicien, résume ainsi son action: «Je veux baisser le kilométrage de souffrance dans ce monde.»

Beaucoup de neige ce samedi-là, ce qui émerveille Eden*. Elle est la dernière arrivée chez les Magnenat. Ne vient que le week-end car elle est à l'aide d'urgence. La semaine, elle est en foyer à Lausanne. Elle a 50 ans, est dépourvue de papiers, ne nous montre qu'un laissez-passer pour circuler entre Lausanne et Vallorbe. Eden était diplômée en langue anglaise et en mathématiques à Asmara. L'un de ses supérieurs hiérarchiques la harcelait. Eden n'a pas cédé à ses avances. L'homme s'est vengé en lui tendant un ordre de mission pour aller se battre sur le front au Tigré. «Chez nous, les femmes aussi sont soldats, j'ai fait le service militaire», confie-t-elle.

Elle fuit à pied et en bus, rejoint des cousins en Ethiopie, reste un an chez eux à Addis-Abeba, trouve enfin un passeur. Son rêve: la Suisse, «le pays de la Croix-Rouge et de l'humanitaire». Le passeur vend à Eden un passeport dans lequel le visage sur la photo peut rappeler le sien. Tous deux prennent l'avion, simulant une filiation mari et épouse. A Genève, le passeur se réapproprie le passeport. Un taxi conduit Eden au centre d'enregistrement et de procédure de Vallorbe. Chez les Magnenat, les samedis et dimanches, elle se pose et se repose: «J'ai appris il y a vingt jours le décès de mon père. Je fais mon deuil avec Line-Claude et Claude. Ici, je peux pleurer, sourire, regarder la neige, aider à faire la cuisine, je suis en famille.»

Les Magnenat l'ont mise en relation avec le SAJE (Service d'aide juridique aux exilés) et Antoinette Steiner-Delacretaz, pasteur de l'EERV, qui sait tirer les bonnes ficelles pour essayer de régulariser une situation. Eden explique: «On me demande ici une preuve comme quoi j'ai été menacée d'enrôlement dans l'armée. J'ai détruit ce papier car si j'avais été arrêtée et fouillée pendant ma fuite, je me serais retrouvée aussitôt en prison.»

Marquer notre solidarité

Café du Marché à Carouge (GE). Rencontre avec Lucie*. Un jeune Somalien à la maison depuis février 2021. «Notre fils aîné poursuit des études à l'étranger et une chambre s'est donc libérée. Il s'agissait surtout de marquer notre solidarité. Il faut dénoncer le rejet et les maltraitances mais c'est insuffisant. Souleymane* est donc venu chez nous», résume-t-elle. Lucie témoigne de certaines difficultés rencontrées avec ce jeune migrant. Elle ne regrette pas de lui avoir ouvert sa porte mais elle pointe des divergences culturelles et religieuses. «Il est gentil, charmant, mais au fil du temps j'ai observé qu'il avait des problèmes avec son rapport aux femmes.» Souleymane s'adresse davantage au mari de Lucie alors que celle-ci occupe professionnellement de hautes fonctions, a des hommes sous ses «ordres».

«Il dit que les journalistes sont des chiens alors que nous sommes abonnés à plusieurs journaux, ne croit pas à la théorie de l'évolution parce que l'homme ne peut pas, selon lui, descendre du singe. Il a longtemps refusé le vaccin contre le covid. Mon mari a cherché sur internet des prêches d'imam appelant à se faire vacciner et c'est ainsi qu'il a accepté une première dose.» Souleymane est un brin rigoriste, ce qui irrite Lucie mais elle se veut indulgente: «Il a voyagé pendant trois ans le plus souvent à pied, il avait alors 14 ans. Il a passé plusieurs mois dans un centre tenu par des passeurs en Libye avant de traverser la mer. Trois mille personnes entassées comme des poulets en batterie. Ils se massaient entre eux pour mobiliser les muscles, faire circuler le sang.»

Chez Laure Jaton, municipale élue à Morges, c'est le chien Olaf qui nous accueille en jappant. Elle a hébergé Tedros, un jeune Erythréen «discret, gentil, qui désormais vole de ses propres ailes». Un studio en ville, un travail chez un entrepreneur en sanitaire. Il revient souvent voir la famille (quatre enfants au total) et promener Olaf le long du lac. Elle raconte: «J'encourage vraiment les gens à héberger un migrant, c'est évidemment donner une chance à un être humain de surmonter une tragédie, c'est aussi apprendre à relativiser certaines choses, considérer en tant que bons Suisses qu'il y a parfois dans la vie d'autres soucis qu'un tri des déchets bâclé. J'ai dû supporter avec Tedros de voir des cannettes de Coca traîner ici et là. Mais j'ai su le cadrer, lui faire comprendre par exemple que le soir j'étais prioritaire sur le canapé et que je choisissais mon programme télé.» Une jeune Somalienne vit désormais chez Laure Jaton.

On découvre des choses

Pully chez les Garcia-Pfyffer. Cinq femmes dans le foyer. Azucena, la maman, Clara (23 ans), Iris (22 ans), Esther (15 ans) et Rahel (19 ans) qui en juillet a intégré «le clan». Elle est Erythréenne. S'est endimanchée et maquillée pour faire honneur aux visiteurs. «On découvre des choses avec elle. Exemple: s'il y a des frictions dans la famille, elle sort de sa chambre parce que dans sa culture il faut intervenir, faire comme une médiation, ça apaise en général», dit Azucena. Impliquée dans des mouvements de solidarité, elle a voulu passer à un engagement plus fort. «Mes parents ont quitté l'Espagne et sont arrivés en Suisse avec leur petite valoche», rappelle-t-elle. Clara et Iris étudient le droit à Genève, cela libère de la place dans l'appartement. Azucena accueillait des colocataires étudiantes. Inviter une migrante est plus valorisant.

«Mais j'insiste sur le fait que nous ne sommes pas des riches, loin de là, et que le loyer de la chambre nous aide chaque mois», enchaîne Azucena. Clara et Iris n'ont pas souhaité apparaître sur la photo de famille publiée par *Le Temps*. «On ne veut pas être perques comme les gentilles filles qui ont une migrante chez elles mais si notre témoignage peut inciter des familles à ouvrir leur porte c'est tant mieux», souligne Clara.

La famille de Rahel a été accusée d'avoir abrité des opposants au régime. Rahel a fait de la prison. Sitôt libérée, sa mère a payé le prix fort pour lui faire de faux documents. Un vol pour Bruxelles puis un train pour Vallorbe. Cet été, elle a nagé dans le lac avec les filles d'Azuneca, a visité des musées. Elle a ce projet précis: être un jour assistante en pharmacie. Les filles lui ont déjà trouvé trois stages. Iris dit: «Il faut toujours qu'on la rassure, qu'on dédramatise. Si son abonnement bus et métro n'est plus à jour, elle panique. Elle croit qu'elle sera expulsée de Suisse.» ■

*prénoms d'emprunt
www.evam.ch

Rahel, Erythréenne, avec Azucena et Esther Garcia-Pfyffer, sa famille d'accueil à Pully. La famille de Rahel a été accusée d'avoir abrité des opposants au régime.

Claude et Line-Claude Magnenat, à Vallorbe, héber

gent Eden* (à l'arrière-plan) les samedis et dimanches.

Laurence et Ely Parzanese, sur les hauts de Vevey. T. Afghan de 18 ans, vit chez eux.

«J'encourage vraiment les gens à héberger un migrant»
LAURE JATON, MUNICIPALE À MORGES